

Les meurtres de Slurry Street

*Lizzie Shepherd fut découpée à la hache
Au-dessus de la taverne où on sert du vin.
Janie Donnell connut le même destin.
Retourne-toi. Ce pourrait être toi.*

ANONYME

Eliza Shepherd fut assassinée. Son corps fut découvert sur son lit, à huit heures du matin le lundi 28 janvier, par sa sœur et colocataire Maria. Elles vivaient au dernier étage d'un empilement de mauvaises chambres, au-dessus du pub du Lion rouge, dans Slurry Street, dans le quartier populaire de Whitechapel.

Deux heures plus tard, on découvrit le corps de Jane O'Donnell dans une autre mansarde plus loin dans le couloir.

Les deux femmes avaient été massacrées, leurs membres et leur torse, lacérés et tailladés quarante fois exactement. Il n'y avait aucun signe de cambriolage et, bien que le mobile ait pu être d'ordre sexuel, ni l'une ni l'autre ne se livrait à la prostitution. Eliza Shepherd était couturière et Jane O'Donnell avait depuis peu pris un emploi de serveuse dans le bar du rez-de-chaussée.

Dans les deux cas, la porte était verrouillée de l'intérieur et il fallut la forcer pour entrer. Néanmoins, il n'y avait pas

grand doute quant au moyen que l'assassin avait utilisé pour pénétrer dans les lieux : les fenêtres avaient été brisées de l'extérieur. La manière dont le meurtrier avait atteint les fenêtres était une autre question, dans la mesure où elles se trouvaient à une dizaine de mètres au-dessus de la rue, sans gouttière ni autre moyen d'accès.

En outre, il aurait été impossible de porter, d'installer et de retirer une échelle sans se faire remarquer dans ce quartier si animé. Quant au toit, il n'était guère accessible et était de toute manière si instable et délabré qu'il ne supporta même pas le jeune garçon que la police envoya pour l'inspecter.

Il était difficile d'imaginer quel genre d'individu aurait pu accomplir des actes d'une telle sauvagerie, au point que tout le monde se mit à évoquer la présence d'un animal, notamment d'un gorille échappé d'une foire ambulante. Les rumeurs allèrent jusqu'à mentionner un lion assoiffé de sang qui aurait rôdé dans le quartier, mais, après une poursuite acharnée, on finit par coincer chez un équarrisseur de Knackers' Yard ce qui s'avéra n'être qu'un vieux poney Shetland édenté qui attendait patiemment son destin.

Les histoires de Jack Talons-à-Ressort, le démon légendaire, refirent surface et on trouva moult témoins qui affirmaient qu'ils l'avaient vu en train de bondir d'un toit à l'autre. Au fil des années précédentes, nombre de respectables jeunes filles avaient d'ailleurs prétendu le voir se matérialiser devant elles pour leur arracher leurs vêtements de ses mains crochues. Elles allaient jusqu'à expliquer qu'il avait osé poser ses lèvres de mort-vivant sur les leurs, mais on n'avait jamais entendu dire qu'il ait tué qui que ce soit.

Dans le quartier du East End de Londres, la mort était monnaie courante, la violence et le crime n'étaient pas rares, mais la férocité de ces meurtres était telle que la police même en fut choquée, et le tollé général fut à un point que des parlementaires allèrent jusqu'à intervenir dans les deux chambres du palais de Westminster.

L'événement donna également lieu à une rafale de pamphlets sinistres à deux sous rapportant des événements macabres qui n'avaient qu'un lien ténu avec les deux meurtres, et la presse ne tarda pas à publier des affirmations sensationnalistes à propos de l'identité du tueur.

On prétendit que *rivincita*, le mot italien pour « vengeance », avait été inscrit en lettres de sang sur les murs, et un article évoquait un mystérieux Napolitain aux cheveux roux que l'on aurait vu se livrer à des actes louches dans le quartier, ce qui résulta en une vague d'agressions contre les immigrants qui travaillaient sur les quais.

Une chanson sinistre, *Le carnage de Slurry Street*, remporta brièvement un grand succès, de même qu'une production mélodramatique intitulée *Meurtre au Lion rouge*, mais, sans suspects dignes de ce nom et en l'absence de nouveaux rebondissements, l'intérêt du public finit par s'étioler.

Le meurtrier ne fut jamais appréhendé. Cependant, il ne devait pas seulement inspirer les auteurs de ballades et de pamphlets. Il allait stimuler l'imagination d'au moins une personne qui n'hésiterait pas à lui emboîter le pas.

L'étrangleur de Chelsea

C'était mon dernier jour. M. Warwick, l'agent immobilier, se présenta ponctuellement à neuf heures et je lui remis les clefs avant de partir en voiture à cheval sans un seul regard en arrière. Ma famille avait vécu à la Grange pendant trois cents ans et je ne doutais pas que la bâtisse demeure aussi longtemps debout sans nous.

George Carpenter, le vieux garde-chasse, me conduisit avec Oignon, son tout aussi vieil âne, peinant sur la côte de Parbold Hill et cahotant dans la descente à un rythme si précaire que je craignis un moment de manquer mon train, mais nous arrivâmes en avance et George porta mon sac de voyage en tapisserie jusqu'au quai.

— Madame Carpenter vous a préparé ça.

Il me tendit un petit paquet en papier brun noué d'une ficelle et ajouta :

— Elle a pensé que vous auriez peut-être faim.

Je le remerciai et il dansa d'un pied sur l'autre.

— Nous avons beaucoup d'estime pour le colonel, me dit-il.

Je mis une pièce de cinq shillings dans sa main noueuse. Le train siffla et s'ébranla avant de quitter la gare. Je me demandai alors si je le reverrais un jour, lui ou la silhouette pointue et très laide d'Ashurst Beacon, ou la peu profonde

Douglas, rivière empoisonnée qui serpentait tel un fil safran juste au-dessous du canal rectiligne qui allait de Leeds à Liverpool.

Je changeai de gare à Wigan Wallgate, au milieu de nulle part, patientant la tête baissée sur le bord du chemin devant une procession de familles de mineurs qui suivaient quatre cercueils. Cela ne faisait que trois jours que l'explosion de la mine avait eu lieu et, en ville, la colère n'était pas encore retombée.

À Wigan North Western, j'achetai un livre chez W. H. Smith & Son et je m'installai dans un compartiment sans couloir réservé aux dames. C'était une voiture non-fumeurs, mais, comme elle n'était pas occupée, je dévorai entièrement le pâté de viande de Mme Carpenter et m'octroyai trois cigarettes et une petite gorgée de gin de la flasque de mon père avant que le train ne s'arrête en grinçant à Rugby.

Malgré les nombreux cris et claquements de portes, je commençais à penser que j'allais pouvoir continuer à jouir de ma solitude lorsque, juste au moment où le chef de gare soufflait dans son sifflet, la porte s'ouvrit à la volée et une dame d'âge moyen, à la tenue élégante, grimpa à bord et s'assit juste en face de moi. Elle affichait une expression sévère et hautaine. Pendant un moment, nous ne dûmes mot, mais alors, la dame huma l'air.

— Avez-vous fumé ?

— Non.

Elle retira son gant gauche, le posa avec son chapeau sur le siège à côté d'elle et me regarda droit dans les yeux.

— Que lisez-vous donc ?

Elle se pencha vers mon livre.

— *L'étrange affaire de l'empoisonneur de Primrose Hill.* Quelles sornettes ! Vous devriez essayer *L'étrangleur de Chelsea*. Affreusement macabre et bien plus amusant.

Elle huma l'air de nouveau.

— Si, vous avez fumé !

— C'est possible, répondis-je.

La dame sourit. Elle avait de petites dents blanches et un menton pointu comme celui d'un enfant.

— Alors, vous ne verrez pas d'inconvénient à ce que je fume aussi.

Elle sortit un porte-cigarette en argent de son sac à main.

— Voulez-vous une turque ?

Elle frotta une allumette rouge et alluma nos deux cigarettes en inspirant profondément.

— Ah ! cela va mieux. J'en mourais d'envie depuis ce matin. Charles n'approuve pas. C'est pour cela que je garde mon gant droit : pour que mes doigts ne jaunissent pas. Fumer est mon grand secret. Avez-vous de grands secrets ? Bien sûr que oui ! Et vous devez me confier le plus scandaleux avant que nous quittions ce train.

Il y a longtemps, j'ai tué un homme – l'un des meilleurs êtres qui aient jamais vécu –, mais on ne me pendra jamais pour cela.

— Charles affirme que cela entrave la croissance, disait la dame. Comme si j'allais croître dans une direction souhaitable à mon âge. Je vais avoir quarante-deux ans demain. Il ne s'en souviendra cependant pas. Il est capable de mémoriser tous les scores de cricket du docteur Grace, mais il a du mal avec le nom de ses propres enfants. Il oblige les petits garçons à apprendre le grec. Une langue morte ! Quelle chose sinistre !

La dame reprit son souffle.

— Joyeux anniversaire, dis-je en lui tendant ma flasque.

Elle avala l'équivalent d'un verre en une seule gorgée.

— Harriet Fitzpatrick, dit-elle. Appelez-moi Harriet.

— March Middleton. March.

— Vous allez à Londres, March ?

— Oui, c'est la première fois.

— Les meilleures boutiques et les pires êtres au monde.

Elle écrasa sa cigarette sur le sol, avant de reprendre :

— Vous y trouverez peut-être les robes les plus ravissantes, mais il vous faudra d'abord passer par-dessus des enfants mourant de faim pour entrer dans les magasins. Séjournez-vous chez des parents ?

— Je n'ai aucun parent, dis-je. Le cœur de ma pauvre maman n'a pas tenu lorsqu'elle m'a mise au monde il y a vingt et un ans, et mon pauvre papa est mort en juillet dernier, en tombant dans une cascade, en Suisse. J'ai passé les trois mois suivants à rédiger sa biographie, qui a été publiée juste avant Noël : *Le colonel Geoffrey Middleton – sa vie et son temps*. Vous l'avez peut-être lue ?

Harriet secoua la tête et demanda :

— Où allez-vous vous installer ?

— Chez mon parrain, qui a gentiment proposé de devenir mon tuteur légal.

— Oh ! ma pauvre petite.

Elle avait un nez minuscule dont j'étais affreusement jalouse.

— C'est sans doute la meilleure solution.

Je laissai tomber ma cigarette sur le sol et je l'écrasai du bout du pied.

— Papa a perdu beaucoup à la Bourse l'an dernier et il avait hypothéqué la maison. Il ne m'a laissé qu'un tout petit capital, dont je ne peux bénéficier que lorsque j'aurai vingt-cinq ans. Avec un si faible revenu, je ne peux entretenir la maison de famille. En outre, dans la mesure où la fleur de ma jeunesse est en train de se faner à grande vitesse, je ne risque pas de conquérir un mari avant d'être trop vieille.

Harriet éclata de rire.

— Pardonnez-moi. Je vous en prie, continuez.

— Si mon parrain ne s'était pas manifesté, continuai-je, je ne sais pas ce qu'il serait advenu de moi. Je n'ai appris aucun métier et je suis trop fière pour devenir domestique. Alors, j'ai été vraiment soulagée lorsqu'il m'a écrit pour offrir ses condoléances et qu'il a déclaré que mon père lui avait autrefois rendu un fier service et qu'il était soucieux d'honorer sa dette.

Harriet me regarda d'un air pensif.

— Puis-je vous demander quand vous avez vu ce gentilhomme bienveillant pour la dernière fois ?

— Oh ! mais je ne l'ai jamais rencontré, répondis-je. D'ailleurs, je ne me souviens même pas que mon père ne l'ait jamais mentionné.

Harriet prit une nouvelle gorgée de ma flasque avant de me la rendre.

— Êtes-vous sûre que votre héritage soit si anémique ? demanda-t-elle en me regardant comme si j'étais un chien errant blessé. Je n'aimerais pas que vous soyez dépouillée de votre fortune par une canaille sans scrupules.

— Il s'agit de bien peu, dis-je, et je vous assure que j'y ai pensé. C'est pourquoi, avant d'accepter sa proposition, j'ai demandé à l'avoué de mon père de procéder à quelques recherches. Quoi qu'il en soit, il semble que monsieur Sidney Grice soit issu d'une bonne famille. On dit que sa réputation est sans tache.

Harriet émit un toussotement.

— Sidney Grice, le détective privé ?

— Vous le connaissez ?

— On pourrait dire cela, déclara Harriet. Il suffit d'ouvrir un journal pour lire un article concernant ses exploits. Rien que la semaine dernière, il a déjoué le kidnapping de l'archiduc de la Thuringe, à Hyde Park, et la rumeur affirme qu'il a sauvé le prince de Galles du scandale en d'innombrables occasions. Oh ! vous avez une chance folle ! J'aimerais tant qu'un homme aussi intelligent, aussi héroïque et aussi fougueux prenne soin de moi !

Nous fumâmes deux autres cigarettes pour célébrer ma chance et terminâmes le gin. Harriet finit par se taire et je tournai les yeux vers la fenêtre pour regarder les collines qui se faisaient de moins en moins hautes, tandis que la végétation cédait la place à des constructions en briques de plus en plus hautes et de plus en plus rouges. Il me sembla que

quelques minutes s'étaient à peine écoulées que nous entrions déjà dans la gare d'Euston.

— Tout ira bien ? demanda Harriet.

Je hochai la tête.

— Je viens toujours en ville par le même train, le premier mardi de chaque mois, ajouta-t-elle. Si vous avez besoin d'une amie.

— Je suis sûre que je vais me faire des tas d'amis, dis-je.

Harriet me jeta un regard intense.

— On peut se sentir si seule à Londres !

Elle se leva et se pencha pour regarder son reflet dans le petit miroir situé au-dessus de ma tête et rajuster son chapeau. Je me levai à mon tour, jetai un coup d'œil dans le miroir qui me renvoya un teint trop brun dû aux longues promenades sans parasol, sans parler de mes cheveux châtain terne qui évoquaient le poil d'une souris, et je pensai à Edward pour la centième fois ce jour-là.

— Faites attention aux pickpockets, me dit-elle, et aux étrangers. Vous avez encore un peu de gin ?

— Je crains que non.

Un porteur s'approchait et Harriet descendit le store.

— Avez-vous déjà été embrassée ? demanda-t-elle.

— Non, répondis-je alors qu'elle se penchait vers moi avec son odeur de lavande.

Je fermai les yeux.

— Voilà qui est fait, dit-elle, alors que le store remontait d'un coup sec.

Le porteur ouvrit la porte et nous descendîmes. Harriet me fit un clin d'œil.

— Prenez soin de vous ! lança-t-elle en disparaissant dans la foule.